



HAL
open science

Les funérailles Bio

Élisabeth Anstett

► **To cite this version:**

Élisabeth Anstett. Les funérailles Bio . Communications [EHESSE], 2015, Chairs disparues, 2015/2 (97), pp.147-159. <halshs-01304908>

HAL Id: halshs-01304908

<https://shs.hal.science/halshs-01304908v1>

Submitted on 20 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

The research leading to these results has received funding from the European Research Council under the European Union's Seventh Framework Programme (FP/2007-2013) / ERC Grant Agreement n° 283-617.

Les recherches sur lesquelles a pris appui cette publication ont fait l'objet d'un financement du conseil Européen de la Recherche lors du septième programme cadre (FP/2007-2013 / ERC bourse n°283-617).

Élisabeth ANSTETT

IRIS (Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux)

190 Avenue de France, 75013 Paris, France

Tel: +33 1 49 54 21 42 elisabeth.anstett@ebess.fr

LES FUNERAILLES BIO

La mort et les idéologies environnementalistes au début du 21^e siècle

Résumé : La fin du 20^e et le début du 21^e siècle ont vu apparaître une série de technologies et de nouveaux outils funéraires revendiqués comme « bio » ou « respectueux pour l'environnement », tels que *Promession* brevetée en Suède en 2001, *Resomation* inventée en Ecosse et brevetée aux Etats Unis en 2007, l'urne biodégradable *Urna Bios* inventée en Espagne en 1997, ou les cercueils putrescibles *Capsula Mundi* (inventé en Italie en 2003) et *Emergence* (inventé en France en 2013). Ces inventions et leur rapide diffusion mondiale amènent l'anthropologue à s'intéresser à l'impact des idéologies environnementalistes sur les pratiques funéraires, tout autant que sur les représentations du cadavre dans nos sociétés contemporaines. Les diverses questions que pose le traitement mécanique des cadavres ou leur conversion en une « ressource écologique » renvoient en effet à l'évolution du statut conféré aux restes humains, et nous obligent à porter notre attention sur les transformations qui sont en train d'advenir au sein des perceptions collectives de la mort et du corps mort.

Mots clés : Cadavre, funéraire, bio, déchet, recyclage

BIO FUNERALS

Death and environmental ideologies in early 21st century societies

Abstract: The end of 20th and beginning of 21st century have seen the birth of various burial technologies and funerary devices claiming to be “environmentally friendly”, such as *Promession* patented in Sweden in 2001, *Resomation* invented in Scotland and patented in USA in 2007, the organic urn *Urna Bios* created in Spain in 1997, and the biodegradable coffins such as *Capsula Mundi* invented in Italy in 2003 or *Emergence* invented in France in 2013. Together these inventions and their worldwide reception ask to anthropologists new questions about the social legacy of environmental ideologies in the field of burial practices, as much as about representations of dead bodies in nowadays societies. Various issues raised by the mechanical treatment of corpses as much as by their conversion into an "ecological resource", challenge indeed the very status given to human remains and forced us to pay close attention to the transformation occurring in the collective viewing of death.

Key words: Corpses, funerary, organic, waste, recycling

LES FUNERAILLES BIO

La mort et les idéologies environnementalistes au début du 21^e siècle

Les cadavres, ces objets encombrants, lourds, rapidement malodorants et infestés de vermine, ont de tous temps posé aux sociétés l'épineuse question de ce qui pouvait et devait en être fait. Les rituels et les pratiques funéraires forgés dans les divers contextes historico-culturels se devaient (et se doivent toujours) à cet égard autant de rendre possible une lecture philosophique et métaphysique du sens de l'existence, que d'apporter des solutions concrètes au traitement de l'objet « cadavre » lui-même.

Les pratiques funéraires combinent ainsi des impératifs techniques et sociétaux, et révèlent ce faisant des assemblages cognitifs et des croyances propres à chaque groupe, restituant à la fois un ensemble de rapports sociaux historiquement situés et des représentations de l'ordre cosmogonique dans lequel s'insèrent de façon plus globale les êtres humains. Les mêmes sociétés peuvent ainsi être amenées selon les différents contextes ou les situations de crises qu'elles traversent, à trier, exhiber, cacher, jeter, enfouir, englober, incinérer, délaissier ou au contraire mettre en scène leurs cadavres. Le traitement du cadavre reste ainsi au demeurant un excellent révélateur des fondamentaux d'une société.

Or, nos univers occidentaux et industrialisés, dont les usages funéraires ont été depuis longtemps auscultés en détail par les historiens¹, les sociologues² et les anthropologues³, ont vu poindre de nouvelles pratiques et émerger de nouveaux processus (pour partie encore expérimentaux) qui se revendiquent comme « bons pour l'environnement », « durables », « écologiques » ou encore « bio » et qui nous amènent à interroger à nouveaux frais les ressorts contemporains du bien enterrer.

Qu'est-ce que les funéraires « bio » ?

De nouvelles technologies « respectueuse de l'environnement »

En 2001 la biologiste suédoise Suzanne Wiigh-Masäk, breveta ainsi un processus funéraire nommé *Promession* prenant appui sur la congélation des cadavres humains par immersion dans le nitrogène liquide, avant leur fractionnement mécanique par vibration, la matière obtenue étant ensuite séchée et finalement réduite en approximativement 20 kg d'une poudre revendiquée comme « bio ». Le processus est décrit ainsi : « moins d'une dizaine de jours après la mort, le cadavre est congelé à moins 18 degrés Celsius puis plongé dans le nitrogène liquide [afin de] retirer ce qui est le moins important : l'eau qui constitue plus de 70% d'un corps de taille normale. Cette étape rend le corps très friable, et les vibrations d'une amplitude spécifiques le transforment alors en une poudre bio qui est ensuite placée dans une chambre sous vide afin d'en évacuer l'eau restante ». « La poudre sèche passe ensuite à travers un séparateur de métaux où tous les éventuels éléments chirurgicaux et le mercure sont ôtés. De la même façon la poudre peut être désinfectée sur demande. La poudre bio qui est hygiénique et sans odeur, n'est pas sujette à la décomposition si elle est gardée au sec. L'inhumation peut prendre place dans une tombe peu profonde à même la terre qui transforme le cercueil en bois et son contenu [la poudre issue du processus, NDLR] en compost en 6 à 12 mois de temps environ. Conjointement à l'enterrement et en accord avec les vœux de la personne décédée ou de ses proches, un buisson ou un arbre peut être planté au dessus du cercueil »⁴.

Dans une interview accordée en Février 2011 au quotidien britannique *The Telegraph*, Suzanne Wiigh-Masäk explique ainsi l'origine de son invention « J'ai eu l'idée de Promession en travaillant dans ma serre. Il m'est apparu évident que les humains pouvaient être pleinement intégrés au cycle écologique naturel. Nous avons toujours considéré le cadavre comme quelque chose d'ont il fallait se débarrasser au lieu de partager le sentiment du jardinier lorsqu'une fleur meurt. Ce n'est pas un problème, ça va devenir de la terre à nouveau et une ressource écologique. Proprement traité le corps peut-être un remerciement à l'environnement pour la vie que nous avons vécu, au lieu d'être un poids pour la planète »⁵.

¹ Philippe Aries, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975. Tony Walter, *The revival of Death*, Londres, Routledge, 1994.

² Edgar Morin, *L'homme et la mort*, Paris, Seuil, 1951. Arnaud Esquerré, *Les Os, les Cendres et l'Etat*, Paris, 2012

³ Louis-Vincent Thomas, *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1975. Sharon Kaufman, Lynn Morgan, "The anthropology of the beginning and ends of life", *Annual Review of Anthropology*, 2005 (34): 317-341.

⁴ Nous traduisons ici les passages décrivant le processus sur le site qui lui est dédié : <http://www.promessa.se/about-life-death/>

⁵ Nous traduisons ici l'article de Selena Schleh publié dans *The Telegraph* le 7 Février 2011 et intitulé « *The environmentally friendly burial pioneer* ».

Dans le discours promotionnel qui décrit l'invention, *Promession* est présentée comme une forme d'inhumation « respectueuse de l'environnement ». « *La méthode sur laquelle prend appui cette inhumation écologique est claire comme du cristal, facile à comprendre et à accepter. Elle est basée sur une nouvelle combinaison de techniques largement éprouvées qui préparent le corps à un processus naturel de décomposition. La procédure est justifiée d'un point de vue éthique, moral, environnemental et technique, et ne soumet pas le corps à des manipulations violentes ou destructrices* ». *Promession* vise ainsi à « *préserver le corps après la mort sous une forme écologique, en évitant l'usage nuisible des fluides d'embaumement. Le corps peut ensuite retourner au cycle naturel d'une façon digne en offrant une contribution précieuse à la planète terre* »⁶.

Cette technologie n'est pas la seule de son espèce, ainsi *Resomation* inventée par le chimiste écossais Sandy Sullivan et brevetée en 2007 aux États-Unis permet pour sa part de se débarrasser totalement des cadavres et des restes humains en les dissolvant par un processus d'hydrolyse alcaline à l'intérieur d'une grande cuve en inox. *Resomation* est présentée par ses créateurs comme une alternative « écologique » à la crémation, et en tous points « bénéfique à l'environnement »⁷. Ne restent en effet du cadavre une fois dissout, qu'un liquide stérile et des résidus de matière osseuse. Le liquide stérile est « réintroduit dans le cycle de l'eau » (c'est à dire qu'il est jeté dans les égouts) et de la même façon que pour une crémation les résidus de matière osseuse sont rassemblés et placés dans une urne restituée à la famille.

Des urnes et des cercueils biodégradables qui vous transforment en arbre

En parallèle de ces nouvelles technologies, de nouveaux ustensiles funéraires, urnes ou cercueils, revendiqués sous le label « bio » font également leur apparition. En 1997, Gérard Moliné, designer Catalan basé à Barcelone, invente ainsi une urne biodégradable à laquelle est incorporée une graine de plante (initialement un buisson) permettant après leur mort de « *replacer nos animaux de compagnie tant aimés dans le cycle de la vie* ». En 2002, désormais dument brevetée pour les être humains, l'invention dont l'un des slogans promotionnel est « *vous voulez être un arbre, mais vous ne savez pas comment faire?* » est lauréat d'un concours organisé par l'association des designers espagnols et attire progressivement l'attention du grand public. Cette urne « bio » est en effet composée à 100% de matériaux biodégradables tels que la tourbe compactée, la fibre de noix de coco et la cellulose. L'urne peut être directement mise en terre après que les cendres humaines aient été placées à l'intérieur, et la graine d'arbre qui y est incorporée germe puis grandit progressivement. Six différentes variétés de graines d'arbre peuvent être commandées : le pin, le ginkgo, l'érable, le chêne, le frêne et le bouleau.

Les inventeurs précisent ainsi « *l'objectif d'Urna Bios est d'offrir aux usages une alternative pour se souvenir des disparus d'une manière naturelle et durable, transformant ainsi le processus de la « mort » en une régénération et un retour à la vie au moyen de la nature. L'objectif de notre société est précisément d'offrir un produit bon marché, écologique et durable qui s'inscrit dans la philosophie de notre groupe* ». Et le discours promotionnel poursuit ainsi « *Urna Bios offre une façon intelligente, durable et écologique, d'approcher ce qui est probablement l'un des moments les plus importants de la vie humaine. Urna Bios change la façon dont les gens voient la mort en convertissant la « fin de la vie » en une transformation et un retour à la vie à travers la nature* »⁸.

L'invention espagnole n'est, là encore, pas la seule de son espèce. Le cercueil biodégradable *Capsula Mundi*, se propose pour sa part de transformer les cimetières en « forêt sacrée ». Inventé en 2002 par deux designers italiens, Anna Citelli et Raoul Bretzel, le cercueil qui tire l'un de ses arguments du fait qu'il n'utilise pas de bois pour sa fabrication, est en matière plastique produite à partir d'amidon, un matériau à 100% biodégradable. L'amidon est extrait de cultures saisonnières telles que la pomme de terre et le maïs. Présenté comme une « alternative écologique » à la crémation, le cercueil possède pour seconde originalité d'être conçu en forme d'immense œuf, ou de graine, dans lequel le cadavre à inhumer est placé en position fœtale. Le cercueil est destiné à être enfoui verticalement dans la terre afin qu'un arbre puisse être planté au dessus, dont les racines iront se nourrir de la matière en décomposition. « *Capsula Mundi est planté comme une graine dans le sol [...] il sauve la vie d'un arbre et permet d'en planter un autre* »⁹ revendiquent ainsi ses créateurs.

Dernier en date, le cercueil biodégradable *Emergence* a quant à lui été inventé en 2012 par les designers français Pierre Rivière et Enzo Pascual. Les inventeurs précisent ainsi « *le concept consiste en deux parties. D'une part, il y a une espace sous-terrain qui comprends un cercueil biodégradable qui enrichit le sol à travers le*

⁶ Voir le site internet de la société *Promessa* créée pour promouvoir l'invention, que nous traduisons ici. <http://www.promessa.se/>

⁷ Voir la description technique du brevet <http://www.google.com/patents/US20100213292> et le site internet de la société qui commercialise l'invention <http://www.resomation.com>

⁸ Voir le site internet de la société <https://urnabios.com/faq/>, que nous traduisons ici.

⁹ Voir la page du site internet de la société, consacrée à la forêt <http://www.capsulamundi.it/bosco.html> que nous traduisons ici.

choix de matériaux tels que le PLA (bioplastique) pour la partie externe (100% d'origine biologique et compostable, 100% transparent, rigide, facile à installer et à travailler) et des bio-composites pour la partie interne (100% d'origine biologique, 100% compostable, rigide et facile à mettre en œuvre). Et d'autre part il y a une partie en surface composée de deux éléments; un réservoir de vie qui est en connexion direct avec le cercueil biodégradable contenant la personne décédée, et une base pour la méditation. Ces deux modules sont réalisés dans un béton en composé biologique qui favorise la multiplication des micro-organismes et absorbe une partie du CO² contenu dans l'atmosphère. Le réservoir de vie est destiné à permettre la poursuite de la vie de la personne décédée. Cette extension permet en effet aux plantes qui y poussent de produire de l'électricité et de la lumière. Cette méthode fonctionne 24 heures sur 24 indépendamment du soleil ou du vent, grâce aux plantes. Cette technologie est aussi neutre en CO², silencieuse, propre et efficace »¹⁰.

De l'invention à la diffusion mondiale du funéraire « bio »

Si *Capsula Mundi* et *Emergence* n'ont pas dépassé pour l'instant le stade du prototype, *Urna-Bio* a quant à elle fait l'objet d'une commercialisation en ligne. L'urne est désormais disponible dans le monde entier pour un coût variant de 75 à 120 euros selon l'importance des frais de port. La start-up créée pour la circonstance revendique déjà plus de 7000 clients et plus de 28 points de distribution en Europe, en Afrique et en Amérique.

Resomation est depuis quelques années commercialisé aux Etats-Unis et notamment utilisée par une entreprise de pompes funèbres de St Petersburg en Floride, et par un hôpital du Minnesota pour le traitement de ses déchets humains hospitaliers. Pour sa part *Promession* n'a pas encore été mise en œuvre (à la fois pour des questions techniques et juridiques) mais Suzanne Wiigh-Masäk a créé sa société (*Promessa Organic AB*) destinée à promouvoir et à commercialiser l'invention dans le monde entier. *Promession* semble en effet avoir reçu un accueil très favorable dans plusieurs pays dont la Grande-Bretagne, la Suisse ou la Corée du Sud, pays qui se distinguent par une pratique ancienne de la crémation tout autant que par la place importante accordée à l'esprit du protestantisme et du capitalisme.

Une mort en mutation

Il paraît important à cette étape de notre réflexion de pointer les contextes historiques, économiques et idéologiques dans lesquels ces nouvelles technologies et ces pratiques d'un registre singulier se font jour, tout comme leurs influences respectives. Trois contextes semblent plus importants à mettre en lumière qui concernent d'une part l'évolution des pratiques funéraires occidentales elles-mêmes, d'autre part le développement d'un marché économique des pompes funèbres et enfin l'émergence d'un impératif collectif de « développement durable ».

La transformation des pratiques funéraires occidentales

Au sein des sociétés occidentales ou occidentalisées, les pratiques funéraires, au même titre que toutes les autres activités humaines, ont en effet été profondément marquées et transformées par la modernité, et par les processus d'industrialisation, de globalisation et de sécularisation auxquels cette dernière a donné naissance.

La transformation des pratiques funéraires s'est ainsi traduite depuis début du 20^e siècle par un recours croissant à la crémation dans un contexte global de rapide sécularisation et de laïcisation des sociétés européennes¹¹. Et si la pratique reste encore minoritaire dans les pays marqués par le catholicisme (ainsi, la crémation ne représente que 30% des funérailles en France, moins de 20% en Espagne et moins de 10% en Italie) la crémation est dorénavant largement majoritaire au sein des pays protestants puisqu'elle représente plus de 70% des funérailles au Royaume-Unis et au Danemark, et près de 90% en Suisse.

Dans ce premier cadre général, il faut par ailleurs souligner la part désormais importante de mécanisation et de standardisation des pratiques de traitement de la dépouille mortelle (dans les phases de stockage, de transport et d'incinération notamment¹²), mais aussi la généralisation et la diffusion des outils, comme des rituels, à l'échelle européenne voire même mondiale.

¹⁰ Nous traduisons la notice technique telle que présente sur le site du concours de design <http://funeralfund.blogspot.co.uk/2013/11/now-you-can-emerge-from-death-as-tree.html>

¹¹ Valérie Souffron, *Choix de mort, choix de vie. Brûler et non pourrir. Pour une socio-anthropologie de la crémation*. 1999. Thèse de doctorat.

¹² Valérie Souffron, 'Toutes émotions consumées?'. *Communications*, 2011, vol. 89, no 2, p. 71-87.

La naissance et l'expansion d'un marché du funéraire

Le deuxième élément contextuel qui doit être souligné, et qui est directement lié au premier, est l'émergence d'un marché -au sens véritablement économique du terme- des pompes funèbres. Ce marché prend appui sur la commercialisation de biens et de services liés au traitement du cadavre, à son inhumation ou à son incinération¹³. En effet, l'autre grande transformation qu'ont eu à connaître les pratiques funéraires est leur rapide professionnalisation¹⁴.

Car si l'organisation et la réalisation des funérailles relevaient très largement jusqu'à la seconde guerre mondiale de la sphère privée, et de savoirs faire qui n'étaient pas ou peu monnayés¹⁵, la sécularisation des rituels funéraires, les processus de migration et d'urbanisation qui ont coupé nombre d'individus d'un entourage familial élargi, ont fait naître une demande de prestation de service. La « *death care industry* », le secteur du funéraire, a ainsi connu un essor commercial fulgurant. Aux Etats-Unis où ce secteur d'activité fait l'objet d'un monitoring financier attentif, les revenus des entreprises de pompes funèbres et des crematoriums dépassent désormais les 13 milliards de dollars annuels et ils sont estimés pouvoir croître jusqu'à 17,2 milliards de dollars en 2019, pour une population de quelques 320 millions d'habitants¹⁶.

Mais si la demande a dans un premier temps généré l'offre et suscité la naissance d'un marché, c'est désormais l'offre qui -dans une large mesure- détermine et conditionne la demande à travers le spectre des prestations et des produits funéraires proposés. L'offre s'est encore déployée ces dix dernières années à travers le développement du commerce en ligne, concomitant à celui du marché du « bio »¹⁷, comme en attestent par exemple différents prestataires de service européens et nord-américains (visiter notamment le site internet <http://www.naturalburialcompany.com/>) qui revendiquent d'être au service d'une fin « plus naturelle » en commercialisant notamment des cercueils « biodégradables » ou des linceuls en coton bio (à la fois « beaux et bons pour l'environnement »).

L'affirmation d'un impératif environnementaliste

Car le troisième élément de contexte est bien l'omniprésence d'un impératif environnementaliste, et l'écologisation de la sphère sociale et politique dans le monde occidental pour le moins. En effet, au sein des sociétés européennes et de certaines sociétés industrialisées (ce qui est relativement vrai pour le Canada, le Japon ou les Etats-Unis ne l'est pas encore pour la Chine et la Russie par exemple), l'injonction morale de prendre soin de l'environnement traverse désormais tous les domaines de l'action humaine individuelle et collective.

Cette injonction prend appui sur plusieurs axiomes. Le premier d'entre eux est celui de la nécessité affirmée d'un « développement durable », c'est-à-dire -selon la définition canonique- d'une croissance des sociétés répondant aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs. Cette notion de « développement durable » qui se pose comme vertueuse par essence¹⁸, repose toutefois sur le principe d'un développement économique et social obligé prenant modèles sur les pratiques de consommation des états industrialisés et fait à ce titre déjà l'objet de nombreuses critiques. Un deuxième axiome de l'agenda environnementaliste est celui de la prévalence du « bio » (*organic*, en anglais) qui vise à limiter l'impact environnemental de l'activité humaine en refusant le recours à la chimie de synthèse, en améliorant la lutte contre la pollution.

Cet impératif environnementaliste a pour double corolaire d'une part un opprobre généralisé envers les détritiques dans ce qui s'apparente à bien des égards à un refus absolu -voire un déni- du déchet en tant que tel (dont les ressorts hygiénistes ont déjà été pointés par plusieurs chercheurs¹⁹), et d'autre part une primauté donnée au recyclage, à la récupération et à la valorisation des restes de l'activité humaine²⁰.

Dans ce contexte, l'invention de techniques telles que *Promession*, et la diffusion d'objets tels qu'*Urna Bios* ou *Capsula Mundi* ouvrent donc bien aux sciences sociales de nouveaux horizons de recherche

¹³ Pascale Trompette, *Le Marché des défunts*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008

¹⁴ Sandrine Caroly, Valérie Rocchi, Pascale Trompette, *et al.* Les professionnels des services aux défunts: compétences, savoirs, qualifications. *Revue française des affaires sociales*, 2005, no 1, p. 207-230.

¹⁵ Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. 1979.

¹⁶ National Funeral directors association : <http://nfd.org/about-funeral-service-/trends-and-statistics.html>

¹⁷ Douglas Davies et Hannah Rumble. *Natural burial: Traditional-secular spiritualities and funeral innovation*. A&C Black, 2012.

¹⁸ John Baird Callicott, "Moral Monism in Environmental Ethics Defended" in *Beyond the Land Ethic: More Essays in Environmental Philosophy* (pp. 171-183). Albany: State University of New York Press, 1999

¹⁹ Edwin Zaccai (ed), *Sustainable Consumption, Ecology and Fair Trade*, Londres, Routledge, 2007.

²⁰ John Baird Callicott, The pragmatic power and promise of theoretical environmental ethics: forging a new discourse. *Environmental Values*, 2002, p. 3-25.

relatifs à l'impact de ces idéologies environnementales sur les pratiques funéraires elles mêmes, tout autant qu'aux représentations même du cadavre dans nos sociétés contemporaines. Les seules questions juridiques et éthiques que pose le traitement mécanique des cadavres ou leur conversion en une « ressource écologique » renvoient en effet à l'évolution du statut conféré aux restes humains, et nous obligent à porter notre attention sur les transformations qui sont en train d'advenir au sein des perceptions collectives de la mort et du corps mort²¹.

Recycler des cadavres

Nous nous pencherons donc, pour finir, sur les logiques plus générales dans lesquelles s'insèrent les nouvelles pratiques que nous avons décrites, et émettrons quelques piste de réflexions qui partent de la conviction que les dispositifs sociotechniques évoqués dans la première partie de cette contribution sont les produits de systèmes de croyance articulant deux logiques distinctes : une représentation dépréciée du déchet et une représentation valorisée du recyclage.

Représentations sociales du déchet

La première logique manifestée par les discours qui accompagnent ces dispositifs funéraires « bio », s'attache à poser une équivalence entre le cadavre et le déchet. La matérialité du cadavre met à cet égard au jour toute une économie morale qui encadre le traitement du corps mort. Car si la gestion des restes demeure un invariant anthropologique, nos sociétés modernes industrialisées, sécularisées et globalisées semblent avoir investi les déchets, et partant le cadavre, d'une valence négative particulièrement forte (le « poids pour la planète » évoqué par Suzanne Wiigh-Masäk) au point de vouloir s'en débarrasser à tout prix²².

Le cadavre objet de dégoût et de répulsion²³, révèle à ce titre une distinction structurelle entre le propre et le sale, le pur et l'impur, qui traverse toutes les sociétés, Mary Douglas l'a bien montré, même si – soulignons le au passage- *Purity and Danger* ne s'intéresse ni aux déchets, ni aux ordures, ni aux détritiques, et qu'aucune de ces trois catégories (*waste, garbage* et *rubbish* en anglais) ne figure même à son index. A cet égard, la prégnance de l'injonction environmentaliste a modifié nos façons de concevoir les déchets et de les traiter, au point que les déchets individuels (et ce faisant, le corps d'une personne) font l'objet de pratiques qui font prévaloir des impératifs moraux totalement paradoxaux qui relèvent à la fois de l'interdiction de jeter ou de polluer, et de la prescription de s'en débarrasser²⁴.

Le déchet est donc devenu un objet inconcevable qu'il faut faire disparaître, une matière à annihiler, et ce jusque dans le domaine de l'intime et de la mort. Cette relation ambiguë et complexe à ce qui reste d'un corps lorsque la vie l'a déserté, ce dénigrement du corps mort, invite donc déjà dans le prolongement des travaux de l'anthropologue australienne Gay Hawkins²⁵ à interroger la façon dont nos sociétés contemporaines conçoivent leur rapport au déchet : tant il est vrai que le cadavre se révèle être un objet hybride – ni artefact, ni être humain, ce n'est plus une personne mais ce n'est pas vraiment une chose- qui vient parasiter de nombreuses frontières symboliques et logiques, et susciter représentations et pratiques d'une grande complexité.

Cycle de la vie & recyclage

Une seconde logique, et seconde piste d'analyse ouverte par l'émergence de ces pratiques funéraires d'un nouveau genre qui puisent leur discours et leurs ressorts symboliques dans l'idéologie environmentaliste, est celle d'une (re)naturalisation des matières disqualifiées. Cette logique de « re-naturalisation » prend appui sur une mécanique efficace : celle d'une pédagogie de l'oubli qui induit la fabrication d'une ignorance à l'endroit de la nature des déchets en permettant que soit occulté ou nié leur statut spécifique, leur caractère ou leur nature littéralement « irréductible » de reste. La mécanique de

²¹ François Michaud-Nérard, *La Révolution de la mort*, Paris, Vuibert, coll. « Espace éthique », 2007

²² Colette Petonnet, « Le cercle de l'immondice. Post-face anthropologique », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1992, pp.109-111.

²³ Voir Serenella Nonnis Vigilante, « Les intolérables des politiques mortuaires modernes. Le corps entre religion, idéologie et hygiène en France et en Italie », in Didier Fassin et Patrice Bourdelais (dirs.) *Les constructions de l'intolérable. Etudes d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*. Paris, Editions la Découverte, 2005, 129-154, et Agnès Jeanjean, « travailler à la morgue ou dans les égouts », *Ethnologie française*, XLI (1) : 59-66.

²⁴ Hannah Rumble, John Troyer, Tony Walter, et al., « Disposal or dispersal? Environmentalism and final treatment of the British dead », *Mortality*, 2014, vol. 19, no 3, p. 243-260.

²⁵ Gay Hawkins, *The Ethics of Waste, How we Relate to Rubbish*. Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, 2006

L'oubli est mise en œuvre à partir de la notion du « cycle » et de son avatar essentiel: le recyclage. Le principe d'un recyclage appliqué au cadavre (qui suppose de privilégier la part biologique des êtres humains au détriment de leur part sociale) est -dans le cas qui nous occupe- directement mis en mouvement par l'impératif de développement durable.



La référence explicite au principe du recyclage apparaît ainsi dans chacune des inventions présentées : Suzanne Wiigh-Masäk évoque par exemple un « être humain pleinement intégré au cycle naturel écologique », et le logo *Urna Bios* fait figurer une figure stylisée d'homme dont la tête est remplacé par le pictogramme international désignant le recyclage cependant que ses inventeurs évoquent une « régénération et un retour à la vie » permettant de « convertir la 'fin de la vie' en une transformation et un retour à la vie à travers la nature ».

Ces activités de recyclage et de re-naturalisation du cadavres s'élaborent par ailleurs en lien direct avec le domaine de la bio-économie telle qu'il est définie par l'OCDE, i-e à partir d'entreprises commerciales de valorisation des déchets, qui visent à (re)affecter de la valeur (monétaire) à ce qui n'en a plus, à requalifier (en arbre, en matière végétale) ce qui a été disqualifié par la fin du processus vital.

L'enjeu ici est peut-être d'échapper à la putréfaction autant qu'à la mort, et de conférer à l'être humain une part d'immortalité ou plutôt une forme vitale qui échappe à la décomposition et à la dégradation²⁶. Le recyclage/re-naturalisation du cadavre assure en effet de façon symbolique à l'individu une renaissance via un transfert d'essence (au sens philosophique du terme) de l'humain au végétal, quand bien même, en pratique, le corps est transformé en engrais (ou en compost) et donc ravalé au statut de matière minérale plutôt que végétale.

Recycler jusqu'à quel point ?

Cette logique de re-naturalisation par le recyclage invite donc à étudier simultanément et avec attention la charge morale négative qui est affectée au fait de se débarrasser, et la charge positive affectée au fait de recycler, tout autant que la façon dont ces valeurs sont articulées aux représentations de la mort des êtres humains et du cycle vital. La question essentielle qui reste à explorer demeure –au final- la place singulière accordée à la figure de l'arbre, et les enjeux de la fonction symbolique qu'il assume mais aussi du point limite qu'il représente. L'élément végétal demeure en effet porteur –dans tous les exemples que nous avons eu l'occasion d'analyser- d'un interdit implicite: celui du végétal comestible. L'arbre qui pousse sur le mort et qui se nourrit de lui est en effet parfois buisson ou plante, mais jamais fruits ou légume, ni même arbre fruitier. Un ultime interdit semble à cet égard persister au sein même des logiques de recyclage : celui de la possibilité pour les humains de se nourrir de ces cadavres devenus produits comestible à la faveur du cycle de la régénération²⁷. Comme si le corps humain devait continuer de nourrir la terre qui elle-même nourrit les hommes, sans que la nécessaire présence de ce maillon intermédiaire de la chaîne (la terre) ne puisse pour l'instant être contesté. Jusqu'à quand ?

²⁶ Joël Candau. Le cadavre en substance: perte d'odeurs et principe vital. *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 2013, no 60, p. 110-125.

²⁷ Clayden, A., Green, T., Hockey, J., & Powell, M. (2010). From cabbages to cadavers: Natural burial down on the farm, in Avril Maddrell & James D. Sidaway, eds. *Deathscapes: spaces for death, dying, mourning and remembrance*. Ashgate Publishing, Ltd., 2012, 119-138.